

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

Neuralgie, Rhumatisme,  
Goutte, Sciatique

N'usez que l'Huile de Pin Parfume

Tel. Bell : 1878  
" Marchands : 298

Le Anée—No 32

MONTREAL, 2 JUILLET 1898

JOURNAL A UN SOU

# Le Canard

Humoristique — HEBDOMADAIRE — Illustré

"Le vrai peut quelquefois n'être pas vrai sans blague." — BOIS L'EAU.

TRAVAILLÉ EN COLLABORATION

H. BERTHELOT, Fondateur

BUREAUX : 139 Rue Ste-Elizabeth



## LA CALE SECHE

PREFONTAINE.—Monsieur Tarte vous allez me donner une de ces pommes.

GAUTHIER.—A moi itou, celles de Soulanges ne sont plus bonnes, Bergeron et Foster me les ont gâtées à Ottawa.

SHAUGHNESSY.—Et à moi aussi.

TARTE.—Si vous vous chicanez, je vas tout garder pour moi.

DAVIDEY, DE L'IMPAI... LA BOUTELLE... PARTOUT

FEUILLETON DU CANARD

# Un Reve de Bonheur

(Suite)

VIII

A dater de ce jour, notre vie et nos rapports changèrent complètement.

Le tête à tête ne nous sembla plus aussi bon qu'autrefois.

Il y avait des sujets que nous évitions de traiter; nous causions plus facilement en présence d'un tiers qu'en face l'un de l'autre.

Aussitôt que la conversation touchait soit à la vie de campagne, soit à un bal, nous étions sur les épines, et nous évitions de nous regarder.

On eût dit que nous semblions comprendre tous deux sur quel point l'abîme nous séparait et que nous craignions de nous en approcher.

J'étais convaincue que mon mari était orgueilleux et viole et qu'il me fallait user de beaucoup de prudence pour ne pas heurter ses faiblesses.

Lui il était persuadé que je ne pouvais vivre loin du monde, que la vie de la campagne m'était odieuse et qu'il était forcé de contenir ce goût malheureux. Aussi nous évitions soigneusement tout entretien direct sur ces sujets, et l'un et l'autre nous nous jugions avec fausseté.

Depuis longtemps nous avions cessé d'être respectivement, à nos propres yeux, les êtres les plus parfaits de l'univers. Maintenant, nous faisons des comparaisons avec ceux qui nous entouraient et nous analysions nos qualités.

Au moment de notre départ, j'avais été fort souffrante, de sorte qu'au lieu d'aller directement à la campagne, nous avions loué une villa tout près de Péterebourg.

Mon mari alla seul voir sa mère.

J'étais déjà suffisamment rétablie pour pouvoir l'accompagner lorsqu'il partit. Mais il me conseilla de rester, sous prétexte que ma santé lui inspirait des craintes.

Je sentais bien qu'au fond ce n'était pas pour ma santé qu'il avait des inquiétudes, mais plutôt que la pensée de n'être point heureux à la campagne le préoccupait. Aussi je n'insistai pas et je restai seule.

Pendant son absence, je me sentis, en vérité, bien isolée; mais lorsqu'il revint, je remarquais que

sa présence n'ajoutait plus à ma vie ce qu'elle y ajoutait autrefois.

Jadis, chacune de mes pensées ou de mes impressions que je ne lui communiquais pas, m'oppressaient comme autant de crimes; chacune de mes pensées, de ses paroles me paraissaient être des modèles de perfection; le moindre objet, un rien nous faisait rire aux éclats.

Rien ne restait plus de tout cela et le changement s'était opéré si insensiblement que nous-mêmes nous ne nous rendions pas compte de cette métamorphose.

Maintenant, chacun de nous avait des occupations et des intérêts séparés que nous n'essayions plus de mettre en commun.

Nous n'éprouvions même plus aucun trouble à la pensée que chacun de nous vivait dans un monde à lui spéciale; nous nous y habituâmes et au bout d'un an, nous pouvions nous regarder en face sans aucun embarras.

Ses accès de folle gaieté et ses enfantillages avaient disparu; disparue aussi son indulgente indifférence qui jadis m'avait tant révoltée.

Ce regard profond qui autrefois me troublait et me réjouissait à la fois n'apparaissait; plus de ces prières, plus de ces transports que nous aimions à partager ensemble.

Du reste, nous ne nous voyions plus que rarement: il était souvent absent et ne craignait plus de me laisser seule.

De mon côté, j'étais perpétuellement lancée au milieu des relations du monde, et je n'éprouvais nullement le besoin de m'y produire avec lui.

Nous n'avions jamais ni scènes, ni brouilles; je m'efforçais à le satisfaire, à lui rendre le séjour de la maison agréable; il prévenait tous mes désirs, et l'on eût dit que nous nous aimions toujours.

Dans nos tête-à-tête, assez rares, je n'éprouvais plus ni joie, ni émotion, ni embarras, il me semblait être absolument seule.

Je savais fort bien que celui qui était auprès de moi n'était pas le premier venu, ni un inconnu mais bien au contraire un excellent homme; mon mari enfin, que je connaissais aussi bien que moi-même.

J'étais certaine de savoir à l'avance tout ce qu'il dirait, tout ce qu'il ferait, sa manière de juger toutes choses et lorsqu'il pensait autrement que je m'y fusse attendue, je me disais tout simplement qu'il s'était trompé.

Au fond, je n'attendais rien de lui: il était mon mari, rien de plus. Il me semblait que notre situation était tout-à-fait naturelle, qu'elle ne pouvait être autrement et que même jamais d'autres rapports n'avaient existé entre nous.

J'éprouvais cependant un terrible isolement les premiers temps qu'il s'absentait et c'était loin de lui que je ressentais encore avec force toute la valeur de son appui. A son retour je me jetais alors à son cou avec une joie très grande, mais une heure s'était à peine écoulée que cette impression s'était déjà effacée et que je ne trouvais plus rien à lui dire.

Dans ces courts instants de calme tendresse, il me semblait que ce n'était plus ce qui avait si puissamment rempli mon cœur, et je croyais lire dans ses yeux la même impression.

Il y avait des limites à notre tendresse, limites qu'il ne voulait pas et que je ne pouvais plus franchir.

Parfois, cela me rendait très triste, mais je n'avais plus le temps de méditer longuement sur quoi que ce fût et j'essayais d'oublier ce chagrin en en variant les distractions qui s'offraient perpétuellement à moi.

La vie du monde qui m'avait d'abord enivrée par son éclat et la satisfaction qu'elle apportait à mon amour-propre ne tarda pas à me posséder entièrement.

Elle était devenue pour moi une habitude, tout en m'asservissant, et avait envahi dans mon âme la place qui y avait été destinée à abriter le sentiment.

Aussi j'évitais d'être seule avec moi-même, car j'avais peur de réfléchir à ma situation. Nos matinées commençaient tard, mes nuits finissaient de même, tout mon temps était pris et même chez moi il ne m'appartenait pas.

Ce n'était pour moi ni un ennui, ni un plaisir et je pensais que tout devait marcher ainsi.

Trois années s'écoulèrent de la sorte. Pendant ce laps de temps, nos rapports restèrent les mêmes, comme s'ils n'eussent pu devenir ni pires ni meilleurs.

Deux événements importants étaient survenus au sein de notre vie de famille, pendant le cours de ces années; mais ils n'avaient apporté aucune réforme sérieuse dans notre existence: c'était la naissance de mon premier enfant et la mort de Tatiana Semenovna.

Tout d'abord l'amour maternel m'avait envahie avec une telle force et m'avait procuré de tels ra-

vissements, que j'avais cru qu'une nouvelle vie allait commencer pour moi.

Mais au bout de deux mois, lorsque je recommençai à sortir, ce sentiment s'affaiblit de jour en jour. Ce n'était plus pour moi qu'une simple habitude et un froid à accomplir.

Mon mari au contraire, depuis la naissance de notre fils, était redevenu l'homme des anciens jours, doux calme et intime; il avait reporté sur lui toute sa tendresse et sa gaieté d'autrefois.

Souvent, lorsque je me rendais au robe de bal dans la chambre de l'enfant pour le bercer avant de m'endormir, j'y trouvais mon mari, qui semblait diriger sur moi un regard sévère, pénétrant, chargé de reproches. J'étais honteuse alors, j'étais effrayée de mon indifférence envers mon enfant et je me demandais si j'étais plus mauvaise que les autres femmes. Mais qu'y faire? me disais-je. J'aime certainement mon fils, mais je ne peux cependant pas rester près de lui des journées entières, cela m'ennuierait trop.

La mort de Tatiana Semenovna fut pour lui une grande douleur. Il lui devenait très pénible, disait-il, d'habiter Nikolka après ce deuil, et bien peu je l'eusse sincèrement regrettée et que je partageasse la tristesse de mon mari, il m'eût été beaucoup plus agréable et plus reposant de vivre un peu à la campagne.

La plus grande partie de ces trois années, nous l'avions passée en ville, je n'avais été qu'une fois à la campagne pendant deux mois. La troisième année nous allâmes à l'étranger.

Nous passâmes l'été aux eaux.

J'avais alors vingt et un ans, je croyais notre situation financière excellente; je n'attendais rien de plus de la vie de famille que ce qu'elle m'avait donné; tous ceux que je connaissais paraissaient m'aimer; ma santé ne laissait rien à désirer; mes toilettes étaient fraîches et du meilleur goût; je savais que j'étais belle, le temps était magnifique, une atmosphère de beauté et d'élégance m'enveloppait, tout me souriait.

Cependant je n'étais plus gaie comme je l'avais été, alors que mon bonheur était en moi-même, que j'étais heureuse parce que je méritais de l'être, que mon bonheur, quoique très grand, pouvait l'être plus encore.

Maintenant, c'était bien différent, néanmoins j'étais contente, je n'avais rien à désirer, rien à es-

Pour les Neuralgie faciale,  
Migraine, chutes des cheveux

# N'employez-que La Lotion de Pin Parfume

Tel. Bell : 1878  
" March : 298

prévoir, rien à redouter ; ma vie, me semblait-elle, était bien remplie et ma conscience était tranquille.

Parmi les jeunes gens qui m'entouraient, il n'en était pas un seul que j'eusse, en quoi que ce soit, distingué des autres hommes, pas même du vieux prince Re..., notre ambassadeur, qui me faisait un brin de cour.

Je trouvais l'un trop jeune et l'autre trop vieux, celui-ci était un argentin trop fade, celui-là un Français trop barbu.

Ils m'étaient tous également indifférents, cependant tous m'étaient indispensables.

Malgré leurs figures insignifiantes, ils faisaient tous partie de ce monde élégant dans lequel j'étais lancée.

Un seul d'entre eux, un Italien le marquis B., attira plus que les autres mon attention par la façon hardie dont il avait exprimé son admiration pour moi.

Il ne manquait pas une occasion de se rencontrer avec moi, de danser, de monter et sauter à cheval, d'aller au Casino et de me dire que j'étais belle.

Parfois je le voyais de ma fenêtre flâner autour de notre hôtel, et surtout son regard fixe et désagréable m'avait fait me détourner et rougir.

Il était jeune, beau, élégant, et ce qui m'avait le plus frappée, c'est que par son sourire et l'expression de son front, il ressemblait à mon mari ; bien que beaucoup mieux que lui. Mais dans son regard, à ses lèvres, on ne sentait pas la bonté et le calme idéal qui se lisait sur la figure de mon mari, au contraire, il y avait en lui quelque chose de grossier, je dirais même, de bestial.

J'en vins à penser qu'il m'aimait passionnément ; et c'était avec une orgueilleuse compassion que je pensais quelquefois à lui.

Il m'arriva plusieurs fois d'essayer de le calmer, de le faire revenir à des relations amicales et confiantes, mais il repoussa brusquement mes tentatives et continua à me troubler par un amour, contenu encore, mais prêt à faire explosion.

Sans me l'avouer, je craignais cet homme et, en quelque sorte, contre mon gré, je pensais souvent à lui.

Mon mari le connaissait, sa manière d'être avec lui était plus froide, plus hautaine qu'avec nos autres relations, vis-à-vis desquelles il se bornait plutôt à être simplement le mari de sa femme.

À la fin de la saison, je tombai

malade et restai à la maison pendant quinze jours. Le premier soir que je pus quitter la chambre, je me rendis au concert.

J'avais appris que pendant ma réclusion, lady S... était arrivée. C'était une Anglaise réputée pour sa beauté et impatientement attendue.

On me reçut avec des démonstrations de joie, et un cercle se forma autour de moi ; mais autour de la nouvelle venue, le cercle fut bien plus considérable.

On ne me parlait que d'elle et de sa beauté, on me l'indiqua. En vérité, elle était ravissante, mais je fus désagréablement surprise par l'air de suffisance répandu sur ses traits et je ne pus m'empêcher de le dire.

Dès ce jour, tout ce qui m'avait amusée m'ennuya.

Le lendemain, lady S... organisa une excursion au vieux château, j'acceptai l'invitation. Personne n'alla à peu près le resta avec moi. Alors tout se transforma à mes yeux. Tout, choses et hommes, me parut en ce moment insipide et fastidieux. Je fus sur le point de pleurer.

Je résolus de finir ma cure au plus vite et de repartir pour la Russie. Un sentiment malsain s'était glissé dans mon âme, mais je ne voulais pas me l'avouer.

Prétextant ma faiblesse, je cessai de paraître aux fêtes, je ne sortis plus que le matin, seule, pour aller boire les eaux ou me promener en voiture avec L. M..., une de mes connaissances susses.

À cette époque, mon mari était parti depuis quelques jours pour Heidelberg où il attendait la fin de mon traitement, pour retourner ensemble en Russie ; il ne venait me voir que rarement.

Un jour, lady S... entraîna toute la compagnie dans une partie, et mon amie L. M... et moi, nous nous rendîmes au château après le dîner.

Pendant que la voiture montait au pas la route en zigzag, bordée de châtaigniers séculaires à travers les branches desquels on découvrait ces ravissants environs de Bade, éclairés par les derniers rayons de soleil couchant, nous nous mîmes à causer sérieusement, chose qui ne nous était jamais encore arrivée. L. M... que je connaissais de longue date, me parut pour la première fois une femme bonne et intelligente, à laquelle on pouvait parler à cœur ouvert et dont la société offrait beaucoup d'agrément.

Nous parlâmes de la famille, des

enfants, de la vie si avide qu'on menait au lieu où nous nous trouvions, de notre désir de retourner en Russie, de la campagne, et tout à coup, une impression douce et triste s'empara de nous. C'est dans cet état d'esprit que nous arrivâmes au château.

Derrière ces murailles régnaient l'ombre et la fraîcheur ; le soleil se jouait là-haut dans les ruines ; les pas les plus légers et la voix la plus discrète retentissaient sous ces voûtes.

Par la porte formant cadre, on apercevait tout Bade, ce pays si charmant et pourtant si froid pour nous autres, Russes.

Nous nous asseyâmes pour nous reposer et nous contemplâmes le ciel couchant.

Il n'ôt des voix se firent entendre plus distinctes, je crus entendre prononcer mon nom. Je prêtai l'oreille et pus entendre quelques mots. Ces voix m'étaient connues, c'étaient celles du marquis D... et du Français, son ami, que je connaissais au si. Ils parlaient de moi et de lady S...

Le Français nous comparait et énumérait les beautés de chacune. Il ne disait rien de blessant, cependant mon sang bouillonna lorsque j'entendis ses paroles. Il détaillait minutieusement ce qu'il trouvait de bien en moi et en elle.

Moi, j'avais eu un enfant, et lady S... n'avait pas encore dix-neuf ans ; mes cheveux étaient plus beaux ; mais en revanche toute sa personne était plus gracieuse ; elle était une grande dame ; pendant que moi, je n'étais qu'une de ces petites princesses russes comme on en voit souvent apparaître dans les villes d'eaux.

Bref, il conclut en disant que je faisais très bien de ne pas essayer de lutter à ec. lady S..., sans cela je pourrais trouver mon tombeau à Bade.

Je ne pus en entendre davantage : ils tournèrent l'angle du mur et sortirent par une porte latérale.

Nous regardâmes bientôt notre voiture. J'étais atterrée.

La façon cynique dont ils avaient parlé de moi, m'avait révolté, bien qu'ils n'eussent fait qu'exprimer ce que je sentais moi-même. La vie me semblait si malheureuse, l'avenir si désespéré, le passé si sombre !

L. M. me parla, mais je ne compris pas ce qu'elle me disait.

(A suivre)

## RESTAURANT A VENDRE

Pour cause d'un surcroît d'occupation, M. Henri Allard offre à vendre son Restaurant qu'est situé au No 411 Rue Craig. Ce restaurant est reconnu comme le plus populaire de la rue Craig. M. Allard a occupé cette place d'affaire pendant treize ans. A un bon acheteur, bons termes. S'adresser au No 403 rue Craig, coin Sanguinet.

Boulevard St-Lambert

## PRENEZ LE BAIN DE PIN PARFUMÉ

Pour la cure des maladies graves du Sang et de la Peau.

Tel. Bell.....  
" Marchands : 298

## Librairie FAUCHILLE

1712 RUE Ste-CATHERINE

En vente à des conditions spéciales ; " Le Nouveau Larousse Illustré." Ce magnifique ouvrage se publie comme suit : Un fascicule toutes les semaines, ou une série comprenant 10 fascicules tous les deux mois et demi environ.

Une spécialité de modes françaises, principalement la mode Nationale, revue tous les Lundis, et qui donne toutes les semaines pour 5 cts le numéro un patron grandeur naturelle.

Toute personne qui prendra un abonnement de un an 6 mois ou 4 mois aura droit à 3 nos gratuitement.

Toutes commandes de Volumes exécutées trois semaines d'avis.

50 YEARS' EXPERIENCE

# PATENTS

TRADE MARKS  
DESIGNS  
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain from our office free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handle on Patents sent free of cost money for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

## Scientific American.

A Weekly Illustrated Weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year in advance. Published by all newsdealers. Munn & Co. 361 Broadway, New York. Branch Office, 25 F St., Washington, D. C.



NOUS RECOMMANDONS

## LE CORSET P & A 206

Comme étant le plus durable et le plus confortable. C'est le seul corset fait à double couture et, pourvu de trois aciers sur les côtés ; de plus ces aciers sont solidement retenus par des caillots rivés à chaque bout. Le P & A voilà le corset idéal. Demandez-le et insister pour l'avoir.

PRIX \$1.00

J. E. JOLY, Agent.

# PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Avez-vous une idée ? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs" pour savoir comment obtenir les patentes. Informations fournies gratuitement. MARRON & MARRON, Experts. Bureaux : 111 E. New York Life, Montréal. 2 et Atlantic Build., Washington, D. C.

# LE BAUME RHUMAL EST LE ROI DES GUERISSEURS

Si vous êtes atteint de Rhume, Coqueluche ou Bronchites

# Prenez le SIROP de PIN PARFUMÉ

Tol. Ball : 1878  
Marchands : 2



## LE CANARD

Journal Humoristique Hebdomadaire

Publié par la Cie du journal LE CANARD  
139 rue Ste-Elizabeth, Montreal.

### ABONNEMENT

Un an (pour tout le Canada et Etats-Unis)  
50 cts. Strictement payable d'avance.

### TARIF NET DES ANNONCES

#### CONTRATS POUR UN AN

1.00 à 2.00 lignes	12 la ligne
2.00 à 3.00	21
3.00 à 4.00	27
4.00 à 5.00	33
5.00 à 6.00	39
6.00 à 7.00	45
7.00 à 8.00	51
8.00 à 9.00	57
9.00 à 10.00	63
10.00 à 11.00	69
11.00 à 12.00	75

#### ANNONCES A COURT TERME

1re insertion 10 cts la ligne  
2e insertion et suivantes 5 cts

Les annonces sont traitées sur Arabe  
ou réclames comptent double.  
Conditions spéciales : 25 p.c. extra.

Adressez toute correspondance ou envoi  
d'argent, d'ambros, etc.

### LE CANARD.

Montreal, Canada

C Journal est vendu aux agents 8 cts la  
douzaine, payable tous les mois.

MONTREAL 2 JUILLET 1398

## NOTES DE LA GUERRE

La guerre est comme la question  
des écoles. on ne viendra pas à bout  
de la régler.

### Dernières nouvelles :

Les Américains ont remporté la  
victoire partout.

Les Espagnols l'ont gagné partout  
ailleurs.

La guerre est déclarée entre les  
clubs de sport du pays.

Les clubs de Lacrosse vont avoir  
la palme pour les boucheries  
d'hommes.

Viendront ensuite les clubs de base  
ball, de foot-ball, de cricket, etc, etc.

## LA ST-JEAN- BAPTISTE

Madame Rolland a dit :

"O Liberté! que de crimes ne commetras-tu pas  
Non non!"

La note sérieuse: c'est que la célé-  
bration de la fête patronale des Ca-  
nadiens français a été grandiose.

Entrons maintenant dans notre rôle  
La fête a été horrible, la procession  
une marche carnavalesque. Il y avait  
des masses de Canayens, les uns avec  
des chiques, les autres avec des pipes,  
les uns portant des bannières, les  
autres ne portant rien du tout. Des

messieurs en grand nombre, des ma-  
mères de canayens faisant honte à  
notre nationalité. On en a vu de ju-  
chés jusque sur le faite des maisons et  
dans les arbres comme des dindes.

La procession était précédée de la  
flotte espagnole et d'une multitude de  
sociétés bonnes, mauvaises et fidi-  
culés. Les membres étaient coiffés  
comme des sauvages avec des plumes,  
des casques ronds, hauts, carrés,  
pointus, bicornes, bicornes, couvrant  
parfois des couronnes de cornes, des  
trayaux, sans recoudres; le tout agré-  
menté de costumes bigarrés, jaunes,  
verts pâles, cardinal, pisenlis, etc. Il  
y avait des Canayens traitant des  
sabres en temps de paix. Enfin le tout  
rappelait les anciennes réunions de  
sauvages du temps de Frontenac, ac-  
compagnés de cowboys modernes et  
de chasseurs des prairies de l'Ouest.  
Il y avait des chevaux, des veaux et  
des moutons, le plus grand nombre  
de ces derniers marchaient sur les  
pattes de derrière. Il y en avait pour  
tous les goûts, en fin de fin, en caou-  
chouc.

Les seuls canayens qui n'ont pas  
pris un coup étaient non encore nes.  
Et les discours donc! On a dit que  
les canayens étaient les premiers  
hommes du monde, c'est vrai.

Des Canayens ont dit de même  
que les culottes de bourgades dont aux-  
quels vos représentants de paternité  
ont puisé le lait dans le sang de nos  
grand-mères, lesquelles ne pouvaient  
que respirer les effluves des pensées  
patriotiques. De même l'électricité a  
fait des progrès, et ainsi de suite pen-  
dant des heures.

Dans les campagnes, l'habitant est  
poil, hospitalier et habillé comme le  
voulait Papineau, en étoffe, fruit du  
travail de nos bonnes mères ca-  
nayennes.

En bien, on a essayé de faire pas-  
ser pour bouffons ces bons cultiva-  
teurs qui vivent en paix, religieux et  
personifiant celui que la poésie ma-  
gnifique suivante décrit comme suit  
dans notre Mère Patrie :

Heureux qui vit en paix du lait de ses brebis  
Et qui de leurs toisons sait filer les bédons,  
Qui ne connaît d'autre mer que la Merne et la  
Seine  
Et croit que tout finit en fin son domaine.

Enfin tout le monde loyal a notre  
Gracieuse Souveraine s'est séparé en  
disant :

Les canayens ont pas des fous  
Partiront parais prendre un coup.

### UN BEAU RESTAURANT

Le restaurant que tient depuis longtemps  
notre ami Fred Dubois, vient de changer de  
nom. Ce magnifique établissement, situé au  
No 60 de la rue St-Gabriel, le rendez vous des  
sports et des amateurs, s'appellera désormais le  
"Restaurant Fin de Siècle." Monsieur Vic-  
tor Hérouard, cuisinier distingué, outre des li-  
queurs et des cigares de choix, servira les res-  
pas à la carte à toute heure depuis 8 heures du  
matin jusqu'à minuit. Avis à ceux qui ven-  
lent être bien servis.

## DIOGENE LE CYNIQUE

A quoi servent les leçons de l'His-  
toire puisque l'histoire se répète,  
puisqu'on ne peut éviter de commettre  
les mêmes fautes et qu'on ne peut  
imiter les mêmes vertus des temps  
passés? Elles servent tout au plus de  
termes de comparaison.

Preçons Diogène qui faisait consis-  
ter la sagesse, nous dit on, dans l'indi-  
gence volontaire et les privations, et  
nous voyons que, nos philosophes po-  
litiques, sont tout l'opposé du cynique  
grec, mais cyniques tout de même  
sont-ils. Le nom de Diogène a passé  
dans la langue pour désigner un hom-  
me d'un esprit caustique et qui déda-  
igne toutes les convenances; ici, en-  
foncée Diogène. Il marchait pieds nus  
en toute saison et avait pour logis un  
tonneau d'un seul étage; de fenêtre,  
cheminée, serre, grille, il eut sablées,  
flurs tropicales, etc., point, néant!

Diogène rentrant dans son tonneau.

Alexandre, à Corinthe, lui ayant  
demandé s'il désirait quelque chose  
"Oui, répondit le cynique, que tu  
ailles te faire foutre." Mais le souve-  
nir le plus populaire qu'il ait laissé de  
sa lanterne le voici.

Comme sir Charles Topper, Tarte,  
Greenway, Nulty, Chambérlain,

Vacher, etc, il professait un pro-  
fond dédain pour l'humanité toute  
entière, qu'on le rencontra un jour en  
plein midi dans les rues d'Athènes,  
une lanterne à la main et répondant à  
ceux qui lui demandaient la raison de  
cette bigarerie: "Je cherche un  
homme." Comme tous ceux plus haut  
nommés et d'autres encore, comme il  
se serait trouvé bien puni s'il avait  
rencontré un autre individu en tout  
semblable à lui-même, et comme l'hu-  
manité serait malheureuse, ce n'est  
pas qu'elle soit heureuse à l'excès,  
non, ce n'est pas de ça qu'elle se  
meurt. Prenez donc sir Charles père,  
et sir Charles fils, placez les en face  
l'un de l'autre, se lançant les mé-  
mes philippiques de 6 heures à la  
tête, les éclats volant un peu partout,  
atteignant les députés à cent verges  
à la ronde; dans Tarte, pour un  
petit pays, c'est; trop dans Cham-  
berlain, et l'Europe est en feu; dans  
Nulty, deux Vacher!

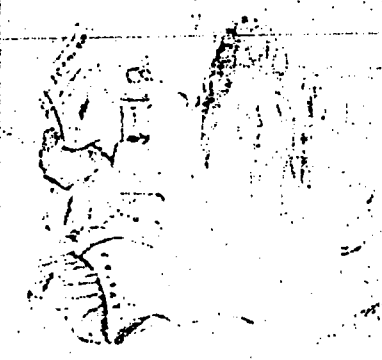
C'est absolument le dedan de l'es-  
pe humaine qui a plongé Diogène dans  
un lourd sommeil qui a duré au delà  
de x mille ans.

Curieux de savoir s'il était toujours  
le seul type parfait de l'espèce hu-  
maine, il s'est réveillé, a rallumé  
lanterne, percé la toile d'araignée qui  
obstruait l'ouverture de son tonneau  
et s'est mis à parcourir le monde sans  
s'attarder à Athènes cette fois. Cher-  
chons d'abord quelle somme de vérité  
on a extrait du pays.

Ce fut pour lui un planin, de courte  
durée, toutefois, d'appréhender qu'il n'y  
avait pas à se déplacer beaucoup pour  
faire cette enquête. Un jour se publia  
une masse de journaux, qui sont le  
véhicule de la science et de la vérité,  
le puissants leviers de civilisation; le  
prédicateur s'y fit entendre, le philo-  
sophe y écoulé son discours, le savant  
fait part au monde de ce qu'il a sa de-  
nière découverte, les nouvelles y sont  
publiées avant qu'elles soient arrivées  
le temps de se peindre, etc.

Sa joie fut de courte durée. Il pa-  
raît que la civilisation n'avait fait que  
de progrès, et que... pas en ar-  
rière; contradictoire, elle était plus  
me, funisme, m... etc. Il fit le  
résumé de son enquête, et comptant  
tant le passé au présent, il se des-  
vint d'une certaine manière. Autre-  
fois on eut la certitude des dangers  
aujourd'hui c'est une confusion des  
esprits. Avec des... nous comme  
celles du vieux cynisme, on ne pourrait  
guère s'attendre à... de détail.

Un petit incident se produisant se pro-  
duisit pendant sa lecture et déce-  
vante enquête, qu'il se vint se froter  
dénudé du phyllo... fut la res-  
contre qu'il fit d'un... de Ca-



Diogène cherchant un homme.

NARD, contenant la description de Lade-  
bauché sur les événements de Manille.  
Voici, dit-il, ce qui se rapproche le  
plus de la vérité et tant cherchée. On  
n'y voit rien, et pour une raison plau-  
sible: si la vérité n'y est pas, le men-  
songe aussi en est absent.

Ce ne fut assez tout de même pour  
qu'il prit Ladebauché en estime, car  
il crut s'apercevoir que lui aussi est  
un fréquent prévaricateur.

Il est donc reparti à la recherche  
d'un homme. Il fit choix de Paris;

Pour les Rhumes obusés, le Croup, l'Asthme,  
la Grippe, etc., etc., donnez le

## BAUME RHUMAL

25 cts la bouteille, dans toutes les  
Pharmacies et Epiceries.

Après avoir cherché vainement pendant quelques jours, s'étant rendu à l'exposition des beaux-arts, il s'arrêta devant la statue de Balzac; pour la première fois il connut l'admiration et la déception en même temps. Hélas! pourquoi faut-il que, avant trouvé une œuvre d'art, on ne soit pas mécontent, et qu'ayant rencontré un homme ce ne soit qu'une statue.

Donc, d'après l'histoire, les leçons de l'histoire n'ont abouti qu'à produire, en fait de statues, un morceau de papier sur lequel on n'est écrit et le fait d'homme qu'une statue de Balzac par Rodin.

Un jeune luron en lève une jeune fille à Québec.

La jeune fille dit à son compagnon: " Il ne faut pas dire ou l'en va."

Lui. — Mais comment va ton faire pour dire à ton père où nous envoyer de l'argent.

Aux courses chez M. Lépine:

Le parieur (furieux). — Vous m'avez certifié que ce cheval pourrait gagner au pas et il est arrivé dernier.

Le marchand de tuyaux — Eh bien, quoi! ce n'est pas d'sa faute, c'est les autres qui se sont entêtés à galoper... au pas il aurait très bien pu gagner.

Entendu le jour de la St-Jean-Baptiste, chez le barbier populaire de la rue Ste-Catherine.

Joseph. — Je crois, Wilfrid, qu'il va pleuvoir aujourd'hui.

Wilfrid. — Oh, oui, le temps est pas mal *maridageux*.

Joseph. — C'est assés, Wilfrid, ça me fais peur.

Un financier surprend son valet de chambre en train d'essayer un complet que le tailleur est venu apporter pendant son absence.

— Eh bien, Baptiste, que faites vous donc là?

— Dame, j'ai toujours entendu dire à monsieur qu'un banquier n'acceptait des effets qu'à la condition qu'ils aient été endossés!

Aux examens des institutrices pour les écoles élémentaires pour la Province de Québec.

Le professeur pose à une jeune fille la question suivante:

— Savez-vous, mademoiselle, pour quoi Napoléon Ier détestait tant les Anglais?

— C'est parce qu'ils l'ont fait mourir, répond imperméablement la candidate.

Au club Franco-Canadien, le fils d'un riche citoyen perd une gageure, et dans sa mauvaise humeur sort un billet de \$500 pour payer. L'homme gagnant croyant que c'était un billet de \$ 50 lui fait la monnaie pour le montant seulement.

Le fils indigné: s'écrie, vous ne voyez pas que c'est un \$500; vous devez savoir que je ne porte pas sur moi de billets de \$100.

Le vaillant la poche n'avait sur lui que 25 cents le lendemain après avoir fait rire de lui au club.

**UNE BONNE SANTÉ**  
Qui sera rétablie et sûrement maintenue par l'usage du célèbre Vin de Pin Parfumé.

Un ministre protestant et un catholique montaient dans un ascenseur. Le ministre arrivé au 3<sup>e</sup> étage de l'édifice dit à son voisin: si l'on tombait d'ici on n'irait pas au ciel.

L'anglais reprend: Ça dépend, pour vous ça n'est pas une chose sûre. Je vous conseillerais lorsque vous serez en haut de ne pas descendre, parce que vous ne serez jamais plus près du ciel.

Un Québécois rentre dans sa ville après un voyage à Montréal.

— Quelle ville! s'écrie-t-il avec admiration, quelle ville.

— Ah! oui, il y a de beaux monuments, de beaux théâtre.

— Non, ce n'est pas cela.

— De jolies femmes, de bons restaurants.

— Non, ce n'est pas cela.

— Eh bien, qu'est-ce?

— Il y a encore plus de monuments qu'à Québec.

— Le nombre de nos profits augmente tous les jours, nos ventes augmentent donc. Nos dépenses n'augmentent pas en proportion. Notre profit est chaque dollar pendant que à Montréal. Ceux qui achètent leurs meubles nous en bénéficient. E. Lapointe, 1551 Ste-Catherine.

## LE ROI DU PETROLE

Le roi du pétrole, c'est M. Rockefeller, le milliardaire américain.

Voici, d'après un de nos confrères, quelle est la fortune du pétrolier: capital total en ses 1 milliard; revenu annuel, 60 millions; revenu quotidien, 225 474 francs; revenu par heure, 8 561 fr. 25; revenu par minute, 142 fr. 50 environ; revenu par seconde, 2 fr. 50 environ.

Pas très à plaindre, comme on voit, M. Rockefeller.

Il était peut-être davantage en 1861, alors que, simple reporter à un journal de New-York, il touchait 75 fr. par semaine.

## HOTEL ST-LAURENT

La maison par excellence pour les touristes, les acteurs et les gourmets. Cet établissement, situé aux Nos 86-88 rue St-Laurent, au centre de la ville, près du bureau de poste, des banques et des places d'affaires, offre au public tous les avantages possibles. Les chambres sont spacieuses, meublées avec luxe, le service est parfait, la table est excellente et les nombreux clients qui s'y rendent ne cessent de se féliciter d'habiter cet hôtel de premier ordre. La cave est fournie des meilleurs vins, les prix sont modérés et nous ne saurions trop engager nos lecteurs à encourager M. George Pequin, le populaire hôtelier qui possède cet hôtel.

## Le Verbe "Aimer"

Un amoureux a eu la patience de chercher comment le verbe *j'aime* s'écrivait dans vingt-sept langues. Voici le résultat de son laborieux travail:

En italien, en portugais et en espagnol, *amo*.

En grec, *aghalo*.

En romain, *en labore*.

En anglais, *I love*.

En russe, *loubliou*.

En hollandais, *in maan*.

En allemand, *ich liebe*.

En breton, *lovan*.

En danois, *lyvele*.

En suédois, *lyvalskar*.

En polonais, *lubi*.

En français, *meuble, meuble*.

En hongrois, *lubi*.

En turc, *severgi*.

En arabe (A), *général, général*.

En arabe (B), *général, général*.

En persan, *général, général*.

En arménien, *général, général*.

En japonais, *général, général*.

En cambodgien, *général, général*.

En annamite, *général, général*.

En indonésien, *général, général*.

En japonais, *général, général*.

En chinois, *général, général*.

En malais, *général, général*.

Et enfin en voyant le *général*.

## Prière des Jeunes Filles

Une mère en face de son grand nombre de filles:

O mon Dieu! fais que je ne me marie pas;

Si je me marie, fais que je ne sois pas trompée;

Si je suis trompée, fais que je ne le sache pas;

Et si je le suis, fais que je puisse m'en moquer!

## NOUVELLES CHANSONNETTES

DERNIÈREMENT PUBLIÉES

- 285 Les grues.
- 286 Ah! la pauvre fille.
- 287 Ah! quel cigarettier.
- 288 Les ingénues.
- 289 Il était 3 patis rotiats.
- 290 Vive la fesse.
- 291 Oh! la! la!
- 292 On peut s tromper deux.
- 293 Pas grand chose et pas beaucoup.
- 294 Un air de cigarette.
- 295 The man who broke the Bank at Monte Carlo.

Prix, 10 cts.  
En vente au Bureau du CANARD, Montréal.

## LES TIGRES

## COUACS

Il n'y a rien de payeux comme la jeune mariée qui sort de l'église, elle se poste le plus.

Un bon juge de la griffe de la Cour Supérieure, qui bien tôt se forme en comité de deux avec pouvoir de l'adjointe au plus grand nombre.

L'ami Arthur venait un mauvais cigare, ne pouvant en venir à bout, il s'écrie, tiens je vais le faire ramonner par Pierre Chénouague.

Entendu à Québec:  
Jolie. — Je voudrais être homme et tout pour défendre mon pays.

Albina. — Je n'en pas doute, tu aimes tant la poudre que tu en tiens un magasin sur ta figure.

En Cour de police à Hull:

— Témoin, veuillez nous dire à quelle distance vous étiez lorsque l'accusé a tiré son premier coup de revolver?

— A un pied.

— Et lorsqu'il a tiré le second?

— A cinq cents environ.

Boulevard St-Lambert

**POESIE**

Sur l'air : Quand vous verrez tomber les  
feuilles vertes.  
Quand vous verrez vos nez  
Tourner à la carotte,  
Où ! Vous qui les aimez,  
Recherchez-les pour moi (bis).

Ça c'est drôle !

**UN CAS CURIEUX**

Tout au contraire du rentier dont  
W. L. D. Larose fait le portrait dans ses  
*Faciles Canadiennes*. Monsieur Du  
puis, rentier, est grand liseur de jour-  
naux.

Chose peu commune, il était de-  
venu lecteur de journaux les nouvelles de  
la guerre Hispano-Américaine. Il  
réussit à l'entendre dans son esprit tout  
se rapportait à la guerre. On devien-  
drait son à moins, ma foi ! Les sauts  
de puce insaisissable de l'escadre de  
Cervera, un jour au Cap Vert, l'autre  
à Cadix, le surlendemain sur les côtes  
du Venezuela; la mort et la résurrec-  
tion de l'amiral Dewey; les cables  
coupés qui transmettent quand même  
des dépêches, etc.

Non ! disait Monsieur Depuis, dès  
le début de son trouble mental, je ne  
peux pas croire tout ça, c'est par trop  
fort, je deviens sceptique. On n'a  
peut-être pas pris Manille, on n'a pas  
bombardé Porto-Rico, il n'y a peut-  
être pas de guerre; les journaux se  
goussent de nous. Et son mal s'ag-  
gravait; peut-être n'existe-t-il pas de  
pays qui se nomment Espagne, Cuba,  
hum! quel nom! ou Etats-Unis; et  
moi-même je serais peut-être tout  
autre que je me crois; qui suis-je?  
Non! non! je ne m'appelle pas Tom  
Nully, ne me pendez pas la tête!

Quelle épouvante se peignait alors  
sur sa figure vieillote!

Un jour on le vit courant tout es-  
soufflé à la remorque de son cochon  
à la patte duquel il avait attaché une  
ficelle qu'il tenait d'une main, tandis  
que de l'autre il tenait une bouteille  
vide. Quand on vint à son aide, il  
avait déjà fait plus d'une culbute,  
perdu son chapeau, son faux col de  
papier s'était déchiré; il était dans  
un pitoyable état.

— Mais que voulez vous donc faire  
avec votre bouteille et votre cochon,  
pauvre vieux?

— Je veux l'embouteiller, mon co-  
chon, laissez-moi tranquille, tas de  
crapules!

— Mais, c'est impossible, allons!

— Comment impossible? On a bien  
mis toute l'escadre espagnole dans  
des bouteilles, à Santiago, à plus forte  
raison peut-on embouteiller un simple  
cochon, probable!

Pour un fou c'était pas mal rai-  
sonné; et il l'embouteilla non sans  
peine, veuillez me croire.

Tout ce qu'il lisait, lui semblait se  
rapporter à la guerre, à la flotte espa-  
gnole. Un jour qu'il lisait le récit  
d'un accident de chemin de fer, tou-  
jours avec la flotte espagnole dans la  
tête; il fit un bond, prit son chapeau  
et courut au magasin du village: enho,  
s'écria-t-il en entrant tout effaré, les  
flottes ennemies se sont rencontrées!

Où! où ça?  
Dans un tunnel de chemin de fer,  
deux cent personnes de tuées, elles se  
sont embossées l'une dans l'autre,  
elles sont prises comme dans une sou-  
ricière, c'est la fin de la guerre.

Ouf! quel soulagement!  
Il sortit, alla se mettre au lit et dor-  
mit à poings fermés jusqu'à midi le  
jour suivant.

A partir de ce moment, il reprit son  
calme petit train ordinaire, et il fut  
bientôt complètement remis.

Il se souvint, comme d'un rêve pé-  
nible de son dérangement d'esprit, de  
cette surexcitation qui lui faisait bat-  
tre le cœur à petit coups rapides; et  
encore terrifié du danger qu'il avait  
couru, il se disait qu'il l'avait échappé  
bel.

Son premier soin fut de renvoyer  
les prétendus journaux sérieux et de  
s'abonner au CANARD qu'il considère  
comme l'unique journal sérieux des  
temps présents, le seul honnête, le  
seul moral, là, au moins, se dit-il, on  
est bien averti que pour "vrai" qu'il  
est:

*Le vrai peut quelquefois n'être pas  
vrai sans blague.*

LEON TINE.

— N'oubliez pas que demain est un  
jour de bargain. Profitez-en. Maga-  
sin ouvert jusqu'à dix heures, chez F.  
Lapointe, 1551 Ste-Catherine.

**Un beau mariage**

Dans une paroisse du district de  
Montréal a eu lieu un mariage fashio-  
nable il y quelques jours. Le marié  
portait le costume de Kondiaronk,  
grand chef algonquin du siècle der-  
nier.

La mariée avait revêtu cotillon  
simple et souillers plats, tout comme  
dans la fable de Lafontaine.

Après la cérémonie, il y a eu grand  
déjeuner à la paille et au pesat chez  
l'oncle du grand oncle de la belle  
mère du fils du maire de l'endroit.

Puis les dignes époux sont partis à  
cheval sur deux grands béliers du  
printemps pour aller faire leur voyage  
de noces dans le champ de patates  
du voisin. Bon voyage.

**LA VÉRITÉ EST :**

*Que l'efficacité et l'économie  
sont personnifiées par le Savon  
de Pin Parfumé. 10 cts la  
barre partout.*

**NOUVELLES**

Tablet, 25 juin 1898.

**Illustre CANARD,**

Depuis de longs mois que je désire  
l'écrire et te donner des nouvelles de  
notre ville qui fait de grands progrès.  
L'année dernière, notre conseil a fait  
taire un trottoir de six madriers de  
large depuis le quartier centre jus-  
qu'au quartier est et cette année, nos  
conseillers pour l'est et Batoche ont  
fait un trottoir de sept madriers de  
large et le centre doit protester.  
Bravo pour les échevins de l'est et  
Batoche. Faites vous valoir et les  
contribuables vous mettront à la porte  
aux prochaines élections. Notre con-  
seil a aussi demandé des soumissions  
pour le charbon de l'aqueduc—pour  
la forme—et ils ont donné le contrat  
avant d'avoir reçu les soumissions, à  
un Anglais you know Canayen no  
good for contract, good only for mar-  
cher à quatre pattes, et se faire con-  
duire par une minorité anglaise et un  
Truelliste.

Je dois aussi te dire que nous  
avons dans notre ville une sorte  
d'hommes qu'on appelle Travail ja-  
mais et qui courent les bois francs  
pour manger les fesses des jeunes en  
fants: gare aux pères et mères de fa-  
mille.

Nous avons aussi eu un magnifique  
mariage. Le marié était Jean Tout-  
court, et la mariée Etta Précieuse.  
L'heureux couple est parti pour St-  
Froille via Vespera par le steamer  
Marche-à-pied. La célèbre mariée  
avant son mariage, avait demandé un  
joli ténor pour chanter à la grande  
messe; elle s'est exprimée comme  
suit: Monsieur, excusez moi, je n'ai  
pas le déplaisir et le bonheur de vous  
connaître, mais à un mariage précé-  
dent, vous avez si bien chanté que  
nous avons été émerveillés, et le  
chanteur s'est trouvé épaté, et n'a pas  
chanté.

Il est arrivé une grande nouvelle  
du ciel, il paraît que St-Jean-Baptiste  
est encore dans le Purgatoire, corps  
et âme, et les membres de notre cercle  
canadien lui ont fait chanter une  
grande messe vendredi dernier pour  
le sortir de là.

La semaine prochaine, je te don-  
nerai des nouvelles du proc de M.  
Dechiré vs. Sans Délai No 3. Les  
principaux témoins sont: Happy-  
Moon, Ti Charles No 2 dit Lacassé  
et Damase Ritchollo. Le procès  
s'instruit devant son honneur Sir  
John Belly.

Au revoir,

TRA LA LA.

Boulevard St-Lambert

**Nouvelles de Farnham**

Farnham, 19 juin, 1898.

Messieurs du CANARD,  
Voulez vous, si il vous plaît, publi-  
sur votre journal de cette semaine  
cours suivant:

Après une fameuse partie de ba-  
ll jouée au collège de Farnham  
une chicane s'éleva entre des  
joueurs sur La C... et M. N... les  
deux du même club.

M. N..., le vainqueur, frappa  
La C... sur le front. Un black  
ne prit pas longtemps à se former.

M. N... se justifiait de la be-  
vue qu'il venait de faire, tant  
que M. La C... vint à lui avec  
deux yeux brillants, la peine pour  
voir l'ennemi farouche qui venait de  
frapper.

Votre dévoué,

M. N...

**MARIAGE**

Le mariage de M. N... et M. N...  
aura lieu le 25 juin, à 10 heures, à  
St-Froille. Les témoins sont M. N...  
et M. N... Le mariage sera célébré  
à 11 heures, par M. N...  
Après le mariage, le couple est en  
en voyage de nocces, sans autres  
accompagnant.

**VIVE LE HÉRON**

Le fleuve St-Louis est le plus  
beau du monde. Les touristes qui ont  
visité le fleuve ont été émerveillés.  
Ils visitent aux points les rapids Le  
chine, la c... que l'on dit le que  
appelons le Hérion de...  
quelque chose de...  
teraient un bon...  
combien ce...  
tique. Cette belle place d'été est  
quente par toutes les familles de  
reuses de prendre le grand air et  
faire un voyage agréable en se re-  
dant à cette lie.

Toutes les...  
sont données...  
rendre à ce lieu...  
Vive

Le Vapeur "Le Héron" fait  
traversée entre Verdun et la Côte St-  
Catherine, deux fois par semaine sous le  
de He Héron, tous les jours, excepté  
le mercredi.

**JOURNÉE SEMAINE**

DE VERDUN à 8 h. 30 a.m. et 6 p.m.

DE LA CÔTE ST-CATHERINE —  
a.m., 8 h. 30 a.m. et 4 p.m.

**DIMANCHES**

DE VERDUN à 8 h. a.m., 2.30 p.m.  
et 6 p.m.

DE LA CÔTE ST-CATHERINE —  
a.m., 9 a.m. et 3 p.m.

Le mercredi le vapeur fait  
voyage de la Côte St-Catherine  
8.30 a.m. et de Verdun à 6 p.m.

Le Vapeur part du quai vis à vis  
chez M. Brant, rivière St-Pierre.

Billets, aller et retour — Voiture  
75cts; Piétons, 25 cts.

**LE RESTAURANT MODERNE**

Comme nous l'avions prévu l'établissement  
de notre ami O. L. Lessard, aux No 40  
401 rue Craig, est le rendez-vous des  
des joyeux viveurs et de ceux qui aiment  
bons cigares, les bonnes liqueurs et un  
service. C'est une garantie de succès et  
le félicitons cordialement. Que tout le  
ou le dise et que l'on continue à fréquenter  
gentil restaurant.

**PEIGNERIE**

Québec, 23 juin 1898.

Un bon p'ti CANARD,  
Tu sais donc pas qu'il y a un nou-  
veau peigne à Québec, on t'en a pas  
encore entendu parler, pourtant c'est  
un bon peigne fin c'ti-là. Eh ben,  
c'est p'ti CANARD, c'est presque in-  
comparable, mais c'est vrai, va :  
Tu sais aux States il s'y fait de belles  
affaires, entre autres un beau calen-  
drier par un grand club, et ces calen-  
driers se vendent \$1.00 chaque. Mais  
à l'égard aux prix les peignes, ça,  
on demande toujours "pour rien."  
Eh bien, ces gens là connaissent pas  
la peignerie des canayens eux  
autres, et par égard à la position de  
ce peigne, ils lui en ont fait parvenir  
deux copies, sur sa demande, bien  
entendu, et gratuitement, "pour rien",  
à langage peigne, parce qu'ils ont  
de la langue pour eux autres tous ces  
gens là, à Québec toujours.

Un bon jour notre peigne reçoit  
une lettre du secrétaire du club lui  
demandant qu'ils se faisaient un devoir de  
lui transmettre deux copies de leur  
calendrier, qu'il recevrait par l'"ex-  
press". Le mot "express" fit ouvrir  
les yeux de notre héros et naturelle-  
ment, deux jours plus tard, un avis  
de l'Express est reçu qu'un paquet  
attend notre homme. Mais à sa  
grande surprise, il y avait les frais de  
transport à payer et la douane, le tout  
montant à 40 cents, je crois. Tu  
ne te doutes pas, CANARD, ce qu'a fait  
ce terrible peigne vis-à-vis l'immense  
somme de 40 cents ?

Eh bien, voyez, il a tout simplement  
allé à la compagnie d'Express de  
retourner le paquet aux généraux  
expéditeurs.  
Qu'est ce que les Yankees vont pen-  
ser des Canayens après un acte sem-  
blable ?  
Nous comprenions très bien que  
c'est une action qui va mériter à son  
auteur une promotion dans les grades  
de la peignerie québécoise, et que  
si continue, ce brave peigne sera  
héritier : 33ème.  
Mais au point de vue correct, je te  
donne la réponse.

O. L.

—Les bureaux de toilette, avec  
un glacé biscauté, sont d'une élégance  
insurpassable chez F. Lapointe, 155  
St-Catherine.

**Avis aux Pilotes**

Quand on disait sur notre vignette  
de la semaine dernière aux pilotes  
d'arrêter, nous avions raisons, deux  
vont avoir à se disculper. Deux vont  
comparaître devant le recorder.  
Arrêtez donc, quand LE CANARD le  
dit.

Boulevard St-Lambert



**ENTRE DEUX FEUX**

**Nouvelles de Lavaltrie**

Mon cher CANARD,

Nous t'annonçons la semaine der-  
nière la maladie de notre vieille. José-  
phine, nous te demandions en même  
temps un remède. Comme tu ne nous  
a rien envoyé, nous allons essayer de  
la soigner cette pauvre vieille. Voici  
ce que le chef des Invisibles lui a  
prescrit, toutes les heures, pendant  
six heures un crackers à l'amende ;  
après les six premières heures, trois  
cuillerées à pot de jus de postillon  
tous les quart d'heures pendant onze  
heures et trois quarts. Ensuite, si la  
maladie ne se complique pas trop, lui  
laisser prendre un repos de trois mi-  
nutes pour penser à Lizette et à la  
nonchalante Fabiola ; puis lui faire  
prendre immédiatement après, quatre  
gallons de teinture de Wis Pansin.

Il est vrai que ces choses sont  
fortes, mais c'est pour la mort ou pour  
la vie.

Avec ces remèdes les Invisibles sont  
convaincus qu'elle guérira malgré son  
grand âge car "Magister Dixit."  
Mais il faut de toute nécessité que ces  
remèdes soient préparés par une  
vieille, nous lui conseillons de s'adres-  
ser à cette bonne Lizette, elle qui a  
déjà été novice chez ces bonnes sœurs  
elles sont si adroites auprès des ma-  
lades. "Quis est homo qui non fleret  
vieille Joséphina si videret in tanto  
supplicio." Si avec ces remèdes la  
vieille n'est pas mieux (son cas est

très grave) il lui faudra prendre  
comme dernier remède le mélange  
suivant qui ne restera pas sans effets :  
quatre livres de grosses habines, deux  
voyages de poteaux (des poteaux cou-  
pés à Noël seraient préférable), cent  
vingt livres de broche galvanisée  
bouillis dans du jus de peigne pen-  
dant quatre heures et en prendre des  
doses de deux gallons toutes les  
demi heures pendant dix heures. Si  
elle n'est pas mieux après ce traite-  
ment, il ne nous restera plus qu'à l'ha-  
biller en soldat et l'envoyer aux Amé-  
ricains. Remarque mon cher CANARD  
que ce n'est que "ad perpetuam rei  
memoriam," car les Invisibles sont  
pris avec la vieille sée "ad vitam eter-  
nam."

**HILARITÉ GÉNÉRAL**

Tous les gamins chantent à Laval-  
trie sur un air connu :

Ma vieille Joséphine  
Arrête la machine  
Le train va dérailler  
La mail va retardé,  
Fabiola sera écrasée  
Le train va retardé  
Enquête sera dressée  
Tu seras destitué.

LES INVISIBLES.

**AUX RHUMATISANTS:**

Offrez-leur un flacon d'Huile  
de Pin Parfumé et vous aurez  
leur reconnaissance éternelle.

**LA PEIGNERIE  
A QUEBEC**

Il y a déjà quelque temps, je dégus-  
tais tranquillement un excellent "Club  
Night" dans le salon de fumeurs aux  
coins des rues St-Joseph et Jacques-  
Cartier (ce fameux salon que notre  
ami F. Lachaine vient d'acheter et  
que déjà il a mis sous tous les rap-  
ports Up-to-date). Là, bien assis, je  
regardais dehors tout en faisant tour-  
billonner au dessus de moi l'odorant  
parfum que ce dernier cigare exale

J'étais là depuis une heure, conver-  
sant de choses et autres avec mon ami  
Lachaine lorsque je vis venir sur la  
rue St-Joseph un individu que je clas-  
sai immédiatement dans la catégorie  
"Peigne." Vous donner sa descrip-  
tion, chers lecteurs, serait temps per-  
du ; figurez-vous un peigne et appe-  
lez-le comme vous aimerez, moi ici je  
vais l'appeler "Noé."

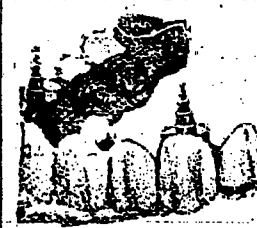
**HOTEL JACQUES-CARTIER**

Cet hôtel, remis sur le pied d'autrefois,  
vient d'être réouvert par J. B. Bureau et Cie.  
Déjà l'excellent service a su attirer une clien-  
tèle nombreuse. Nous invitons nos lecteurs  
à faire une visite au nouvel hôtel.

**BRULEZ les  
ALLUMETTES  
EDDY**

Elles sont les meilleures de-  
puis 1851.

The E. B. EDDY Co.,  
Limited, HULL.



**S.A. BROUSSEAU, L.D.S**

7 RUE ST-LAURENT, Montréal

Extrait les Dents sans Douleur par l'Elec-  
tricité et fait les Dentiers d'après les procé-  
dés les plus nouveaux. Dents posées sans Pa-  
lais et Couronne de Dents en Or ou en Porce-  
laine posées sur de Vieilles Racines.

**HOTEL RIENDEAU**

La maison par excellence pour les touristes.  
Balcons et terrassés. Vastes salons, chambres  
richement meublées. Service de première  
classe.  
En face de l'Hôtel-de-Ville et du Palais de  
Justice.  
A quelques pas des bateaux et des gares de  
chemin de fer.  
38 et 60 Place Jac-Cartier  
**Jos. Riendeau.**





**DROBLES**

—Maman, maman, viens voir comment se fait le poulet, maintenant.

—Maman, maman, viens voir comment se fait le poulet, maintenant.

—Maman, maman, viens voir comment se fait le poulet, maintenant.

—Maman, maman, viens voir comment se fait le poulet, maintenant.

—Maman, maman, viens voir comment se fait le poulet, maintenant.

—Maman, maman, viens voir comment se fait le poulet, maintenant.

—Maman, maman, viens voir comment se fait le poulet, maintenant.

—Maman, maman, viens voir comment se fait le poulet, maintenant.



—Maman, maman, viens voir comment se fait le poulet, maintenant.

—Maman, maman, viens voir comment se fait le poulet, maintenant.

—Maman, maman, viens voir comment se fait le poulet, maintenant.

—Maman, maman, viens voir comment se fait le poulet, maintenant.

—Maman, maman, viens voir comment se fait le poulet, maintenant.

—Maman, maman, viens voir comment se fait le poulet, maintenant.

—Maman, maman, viens voir comment se fait le poulet, maintenant.

—Maman, maman, viens voir comment se fait le poulet, maintenant.

—Maman, maman, viens voir comment se fait le poulet, maintenant.

—Maman, maman, viens voir comment se fait le poulet, maintenant.

—Maman, maman, viens voir comment se fait le poulet, maintenant.

—Maman, maman, viens voir comment se fait le poulet, maintenant.

—Maman, maman, viens voir comment se fait le poulet, maintenant.

—Maman, maman, viens voir comment se fait le poulet, maintenant.

—Maman, maman, viens voir comment se fait le poulet, maintenant.

—Maman, maman, viens voir comment se fait le poulet, maintenant.

—Maman, maman, viens voir comment se fait le poulet, maintenant.

—Maman, maman, viens voir comment se fait le poulet, maintenant.

—Maman, maman, viens voir comment se fait le poulet, maintenant.

—Maman, maman, viens voir comment se fait le poulet, maintenant.

—Maman, maman, viens voir comment se fait le poulet, maintenant.

—Maman, maman, viens voir comment se fait le poulet, maintenant.



—Maman, maman, viens voir comment se fait le poulet, maintenant.

—Maman, maman, viens voir comment se fait le poulet, maintenant.

—Maman, maman, viens voir comment se fait le poulet, maintenant.

—Maman, maman, viens voir comment se fait le poulet, maintenant.

—Maman, maman, viens voir comment se fait le poulet, maintenant.

—Maman, maman, viens voir comment se fait le poulet, maintenant.

—Maman, maman, viens voir comment se fait le poulet, maintenant.

—Maman, maman, viens voir comment se fait le poulet, maintenant.

—Maman, maman, viens voir comment se fait le poulet, maintenant.

—Maman, maman, viens voir comment se fait le poulet, maintenant.

**VIN MARIANI**

La liqueur de vie, qui attire combattre la débilité humaine, seule cause réelle de tous les maux, une véritable et soi-même que fontaine de Jouvence, qui, en donnant de la force, de la santé et de la volonté, refait une humanité toute neuve.

EMILE ZOLA